

XYZ. La revue de la nouvelle

Sandra

René Beaulieu



Numéro 92, hiver 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3013ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Beaulieu, R. (2007). Sandra. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (92), 5–10.

Sandra
René Beaulieu

*Pour Lily, encore une fois, sans laquelle tout ceci,
et le reste, ne serait pas écrit.*

DEUX SEMAINES après que Sandra soit partie, Thomas écrit une longue lettre, maladroite, embarrassée, confuse, humble, sans orgueil aucun, où il s'excusait, demandait pardon. Presque avec surprise, il réalisa, en l'écrivant, à quel point il en pensait chaque mot, à quel point il y était sincère.

Ce n'était pas une lettre à Sandra. C'était une lettre adressée à Diane, uniquement. Il ne demandait rien à propos de Sandra, ne parlait d'elle qu'à peine, n'avait même pas mentionné son nom.

Une réponse vint par retour du courrier. Un petit mot composé de quatre courtes phrases violettes, presque calligraphiées, sur un magnifique papier bleu pâle et crémeux traversé de motifs blancs entrelacés si étroitement que l'on ne pouvait réellement les différencier l'un de l'autre.

Je vous comprends, je vous pardonne. Parce que vous êtes malheureux, parce que vous souffrez, comme moi, comme nous tous.

Diane

Et sous la signature, comme un post-scriptum rapide, presque involontaire, dans une écriture secouée, altérée, où les belles courbes et les élégantes boucles amples de Diane se heurtaient violemment l'une à l'autre, devenaient griffonnées, pressées, presque torturées, comme hachées par une émotion trop forte.

Elle va bien. Elle vous aime toujours, Thomas.

Il contempla longtemps cet aveu arraché à elle-même et jeté sur le papier, ces mots du chagrin, peut-être de l'amertume. Il pensa à toute la lucidité, toute la franchise, tout le courage, toute la générosité et l'abnégation que ces dernières phrases ajoutées avaient dû exiger de Diane. Et il l'en remercia sincèrement du fond du cœur, car elles lui rendaient l'espoir qui fait vivre.

□

Deux autres semaines passèrent. Le téléphone sonna dans l'appartement, tard dans la soirée. En décrochant, Thomas savait qu'une seule personne pouvait l'appeler.

— Sandra...

Elle n'eut pas d'hésitation, pas un moment de silence surpris.

— Bonsoir, Thomas. Tu veux bien que l'on se voie, demain soir ? Que l'on parle ensemble ?

Il avait la gorge sèche et serrée, mais n'hésita qu'une seconde.

— Oui, bien sûr.

Il eut un silence, suivi d'une inspiration soudaine. Un souper au *Chat d'Automne*, alors ?

Après un court silence, elle eut un petit rire.

— Au *Chat d'Automne*, oui. À sept heures ?

— Je serai là.

— Moi aussi.

Et il sut au son de sa voix qu'elle voulait dire, toute là, vraiment là, tout entière avec lui, pour lui.

— Bonsoir, Sandra. À demain.

— À demain.

Ils raccrochèrent ensemble, doucement.

□

Thomas aurait presque pu croire que *Le Chat d'Automne* n'avait absolument pas vieilli, absolument pas changé depuis la toute première fois où ils y étaient venus ensemble. Et quand il vit arriver Sandra, il eut l'impression qu'elle non plus n'avait pas changé depuis

ce soir-là. Elle était habillée à peu près comme à leurs premières rencontres, avec des vêtements qui la rendaient plus jeune, comme au temps où elle vivait avec Diane, plus sexy, tout en noir des pieds à la tête, le noir de ses cheveux, brillants et souples, dansant librement autour d'elle.

Il caressa d'un regard les bas semi-transparents gainant ses longues jambes, décorés de motifs compliqués et un peu extravagants, le noir de sa courte jupe de vinyle brillant qui moulait amoureusement ses hanches et ses fesses ; son corsage au décolleté léger et sage, mais toutefois juste assez révélateur. Un collier d'argent ouvragé et le bandeau de cuir brun décoré aux motifs de sa tribu, juste un soupçon de rouge sur les lèvres, un nuage ombré de noir sur les paupières complétaient le portrait. S'il avait eu sur lui une photographie d'elle prise ce soir-là, il y a quatre ans, il était presque certain qu'il n'aurait découvert aucune différence notable. Pas plus que dans son sourire. Elle était extrêmement belle, extrêmement désirable et séduisante, comme dans le temps.

C'était la tenue qu'elle affectionnait pour sortir avec Diane.

Et il savait aussi, au fond de lui-même, avec toute la certitude qu'il avait d'être en vie, en ce moment, que c'était également pour lui, Thomas, pour *Le Chat d'Automne*, pour les jours heureux de leurs premières rencontres, qu'elle s'était ainsi vêtue, ce soir.

Lui aussi avait fait un effort, bien inhabituel dans son cas. Il avait mis ses plus beaux vêtements, s'était arrangé du mieux qu'il pouvait, ce qui ne voulait pas dire grand-chose. Il n'avait jamais appris à être naturellement élégant, comme Sandra, comme Diane.

Elle s'assit en face de lui et ils se regardèrent longtemps, attentivement, sans un mot, comme pour s'appropriiser, se réapprendre, se redécouvrir... Mais les yeux brillants, avec un léger sourire de bonheur vrai qui chassait graduellement la tension, les questions, l'inquiétude, les appréhensions, accumulées par l'un et l'autre tout au long de la journée. Il n'eut pas besoin de lui dire qu'il ne buvait plus, qu'il ne boirait jamais plus au point de l'oublier. Qu'il ne lui ferait jamais plus cela. Il voyait bien qu'elle le savait déjà, en était intimement convaincue, rien qu'à le voir, comme elle était convaincue que le monde est le monde, que le rêve est le rêve, que l'amour

est l'amour et qu'ils existeront toujours, quelque part, pour quelqu'un.

Ils commencèrent à parler, doucement, comme s'il n'y avait rien eu d'ébranlé, de brisé, d'éprouvé entre eux. Ils se sourirent encore plus, s'enivrèrent bientôt du simple son de leurs voix retrouvées. Il réussit à mentionner qu'il avait un nouvel emploi, juste une place temporaire de chargé de cours au secondaire, et que c'était pas très bien payé, mais qu'il avait remis le pied à l'étrier, et c'était bien là l'essentiel. Il n'était même pas certain qu'elle l'ait entendu, ou encore de l'avoir vraiment dit, rien qu'une minute plus tard, cela n'avait plus vraiment d'importance, mais elle répondit :

— Tu es content ? Tu aimes encore enseigner ?

— Oui, souffla-t-il.

— C'est bien.

Et alors ils parlèrent, parlèrent encore. Parlèrent vraiment. Des choses qui comptent. Et ils rient. Et ils se sourient sans fin dans les longs silences qui se glissèrent soyeusement entre les paroles. Se sourient comme des idiots qui n'ont plus rien à se dire, comme des amants qui ont encore tellement à se dire que les mots sont trop courts. Ni l'un ni l'autre ne put jamais se rappeler, par la suite, ce qu'ils mangèrent, ce soir-là. Au milieu du repas, elle dit enfin les mots qu'ils attendaient, qu'ils désiraient tous deux aussi ardemment, depuis qu'elle était entrée et s'était assise devant lui.

— Nous méritons une seconde chance, Thomas, tu ne crois pas ? Ce serait vraiment trop stupide...

Il y avait trop d'émotion dans la gorge de Thomas, un poids pesait dans sa poitrine, ses yeux commençaient à le piquer un peu. Alors sa réponse fut sans paroles, il ne fit que lever les yeux vers elle mais Sandra ne s'y trompa pas.

— Oui, continua-t-elle, nous méritons vraiment une autre chance.

Il parvint enfin à ajouter quelques mots à son sourire, avec un rire qu'il espéra léger :

— Et comme nous ne sommes stupides ni l'un ni l'autre...

Elle rit aussi, puis se pencha vers lui d'un coup et l'embrassa passionnément par-dessus la table, qu'on aurait presque alors imaginée complice, secouée d'un rire secret.

À la fin du dessert, Sandra jeta un rapide coup d'œil à sa montre, puis se leva vivement, comme si elle partait. Il ne bougea pas, ne dit rien, mais comprit soudain et son cœur manqua un battement, alors qu'un nom de déesse venait, tel un trait de feu brûlant, lui traverser l'esprit. Sandra caressa doucement son visage et lui dit seulement :

— Attends-moi. Je reviens de suite.

Elle se dirigea rapidement vers la porte et il l'entendit dévaler l'escalier jusqu'au rez-de-chaussée. Il ne put s'empêcher de se lever et d'aller voir à la fenêtre la plus proche qui donnait sur la façade. Il reconnut tout de suite la coûteuse voiture bleu sombre qui attendait Sandra — depuis combien de temps ? — dans la rue, juste en face, sous la lumière. Il vit très bien Diane en sortir, les vit aussi se diriger toutes deux vers l'arrière et ouvrir le coffre du véhicule, d'où Sandra retira sa valise, celle avec laquelle elle était partie. Il la vit encore poser cette valise par terre, prendre Diane dans ses bras. Et là, il comprit bien, à leur étreinte, aux caresses furtives et un peu tristes qu'elles échangèrent, et surtout au long baiser tendre qui suivit, qu'elles avaient à nouveau été amantes durant ce temps, même si cela avait dû n'être que pour une durée très brève. Et il fut surpris de n'en ressentir sincèrement aucune peine réelle, aucune jalousie mesquine, aucune amertume, comme s'il était guéri, peut-être seulement momentanément, d'une maladie honteuse, récurrente comme les fièvres tropicales ou le paludisme, et qu'il n'en ressentirait peut-être plus les attaques continuelles, les effets pervers, débilissants et affaiblissants.

Sandra s'écarta lentement de Diane, ramassa son bagage, se dirigea vers le restaurant, sans cesser de la regarder. Elles échangèrent encore un dernier salut de la main avant que Diane ne réintègre son automobile. Mais Thomas fut seul à voir ce que Sandra ne pouvait plus voir. À voir la faiblesse de Diane.

Comme au ralenti, comme si le temps lui-même était altéré par l'émotion et retenait son impitoyable cours dans le vain espoir d'atténuer la douleur. À travers le large pare-brise, il vit très bien Diane enfouir brusquement son visage entre ses mains tremblantes, ses épaules soudain secouées d'un bref sanglot, qu'il devina unique

et violent, puis saisir furieusement le volant entre ses doigts. Diane qui tourna la clé et démarra en trombe dans la rue, après avoir fait ronfler le moteur presque sauvagement. Il regagna rapidement sa place, alors que Sandra remontait les marches, ralentie par le poids de sa valise et peut-être également celui de sa propre peine. Thomas s'efforça d'enfouir son trouble très loin au plus profond de lui. Ce n'est qu'alors qu'il comprit réellement la douleur de Diane, qu'il la reconnut pleinement. C'était la sienne, il y a un mois à peine, et il eut alors vraiment pitié d'elle. Pour la première fois, peut-être, il éprouva vraiment de la compassion à son égard.

Sandra et lui rentrèrent à pied, ce soir-là. Tard. Il ne l'avait pas questionnée. Il tenait sa valise d'une main, enserrait sa taille de l'autre. Et elle aussi l'enlaçait, heureuse, apaisée. Ils souriaient à l'infini.

Ils dormirent ensemble, dans les bras l'un de l'autre. Profondément, dans un total abandon, une totale confiance.

Mais ce n'est que la nuit suivante qu'ils refirent l'amour.